Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 169

Artikel: Poisson d'Avril
Autor: Delsol, Jules
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285314

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

village avec 4 jeunes garçons de 15 à 20 ans qu'il amenaient de la Montagne dans les prisons de Delémont : ils ont dit qu'ils avaient tué deux gendarmes.

Le 4 avril un enfant de Joseph Bamat de Courfaivre, âgé de six ans, est tombé dans la rivière et s'est noyé, voici cinq jours qu'on n'a pu encore le retrouver.

Il nous est arrivé de Bellelay un religieux nommé, le Père Grégoire, pour entendre les confessions pascales à Courfaivre : il mange chez nous.

On ne sait pas trop ce qu'il y a à Paris. On dit qu'on y crie : « Vive le roi ! Vive la nation ! il n'y a plus rien dans ma maison. Vive la république ! Il n'y a plus de viande dans la marmite ! »

(*A suivre.*)

La fièvre aphteuse

La fièvre aphteuse dite Cocotte est d'origine très ancienne ; elle a été observée pour la première fois vers le milieu du XVIIIe siècle ; on serait même tenté de croire que les nombreuses épizooties qui, au moyen-âge, ont sévi sur les animaux et auxquelles on a donné le nom de *peste*, n'étaient vraisemblablement que *la fièvre aphteuse*.

Depuis, cette maladie, malgré la loi sur le service sanitaire, a tracé son sillon grâce aux déplacements nombreux, aux facilités de transport qui accroissent conséquemment les chances de contamination.

Les statistiques deviennent lamentables ; partout où elle a établi son foyer, ce ne sont que pertes considérables et ravages :

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés.

La fièvre aphteuse est une maladie essentiellement contagieuse, dont l'évolution dans l'organisme produit une réaction de fièvre très intense et qui est caractérisée extérieurement par des éruptions ulcéreuses, surtout localisées dans la bouche, aux mamelles et aux pieds.

Dès que le virus a été introduit dans l'organisme, l'infection générale commence d'abord d'une façon lente et discrète : pendant un laps de temps variant de 2 à 8 jours, rien extérieurement ne peut faire soupçonner l'existence de la fièvre aphteuse : c'est la période d'*incubation*. Puis brusquement apparaissent des symptômes de fièvre accompagnés le lendemain ou le surlendemain d'éruptions vésiculeuses grisâtres, développées le plus souvent dans la bouche et qui ne tardent pas à s'agrandir, à se dessécher pour faire place à des ulcérations rouges très sensibles.

La douleur devient alors très aigüe, la sécrétion salivaire augmente et une bave mousseuse, puis visqueuse s'écoule abondamment. En même temps ou peu après les éruptions bucales, des aphtes peuvent apparaître sur les mamelles et aux pieds et déterminer de graves désordres.

Alors l'animal se refuse à toute nourriture, s'amaigait, piétine et boite quelquefois.

Je ne veux pas rappeler ici les ravages considérables causés par cette terrible maladie ces temps derniers dans toute la France et dont notre région a tout particulièrement souffert ; quand j'aurai dit que la mortalité du bétail s'est élevée jusqu'à 20 0/0, je serai au-dessous de la vérité.

Devant un tel fléau on est bien en droit de jeter un cri d'alarme, de dire que la fièvre aphteuse est la plus redoutable des maladies contagieuses. Aussi chacun s'est fait un devoir de chercher un moyen pratique d'enrayer et d'anihiler le mal dans sa source et dans ses effets.

Dans ce but l'art vétérinaire a montré un dévouement scientifique qui lui fait honneur, ne marchandant ni sa peine, ni ses essais, s'appliquant à l'exécution ponctuelle de toutes les mesures sanitaires et restrictives capables de servir la cause des agriculteurs. Comme mesures préventives, ces praticiens conseillèrent l'*isolement*, la désinfection des écuries ; comme médication : l'acide phénique, le crésyl, la créoline, le sultate de cuivre, la chaux etc.. Comme nourriture : des aliments légers ; comme boissons : l'eau tiède (l'eau froide pouvant occasionner des accidents mortels.)

A leur tour des conférenciers de partout sont entrés en lice, mais leurs belles paroles « sentant l'huile » n'ont d'égales que leur incompétence, leur ignorance et leur routine surannée. Semblables aux personnages des « Mauvais bergers » d'Emile Bergerat, ils nous montraient le mal sans en indiquer le remède ; tantôt prétentieux, critiquant les adages, tantôt sceptiques, ils s'inscrivaient en faux, donnant libre essort à leur fantaisie, contre toutes les longues recherches, les progrès de la science, insultant du même coup le *Labor improbus omnia vincit* du poète.

Et pourtant, chers lecteurs, il faut se rendre à l'évidence, le doute n'est plus permis, le remède contre la fièvre aphteuse est enfin trouvé, mais non son sérum.

Les patients travaux de M. L. Barthoulot pharmacien-chimiste à Vichy-les-Bains (*)(Allier), à qui la thérapeutique est déjà redevable de nombreuses et précieuses découvertes, vient enfin de nous donner le spécifique si impatiemment attendu.

Dans une des dernière réunions de l'Académie de Médecine de Paris, un médecin distingué, M. Le Docteur Jare, faisant une communication sur la fièvre aphteuse, en arrive à penser contrairement à l'opinion courante :

« Que la fièvre aphteuse loin d'être une maladie générale, avec lésions locales secondaires, doit au contraire trouver son explication dans le fait d'une infection spécifique par un agent pathogène cultivant des toxines dans le *derme* avec troubles généraux symptomatiques de l'état local. »

Ce qui prouve que le traitement local influe énormément sur l'état fébrile général et démontre que le traitement externe a seul des chances d'amener la guérison.

Le Docteur Jarre recommande comme caustique l'acide chromique *chimiquement pur*, produit très difficile à obtenir.

Or, la liqueur de M. Barthoulot présente les mêmes avantages, sans qu'il soit besoin de contrôler son état de pureté chimique.

Les recherches actuelles de ce modeste praticien eussent été longtemps ignorées si Mr V. Darrot, le distingué membre de la société d'Agriculture, ému des résultats décisifs obtenus, étonné des cures merveilleuses qu'il a expérimentalement constatées n'eut présenté, en haut lieu, au risque des obstructions ordinaires en pareille matière, ce puissant antiseptique, connu sous l'appellation rationnelle de *Liqueur suprême*.

« La liqueur suprême, dit-il en substance en « un rapport savamment compulsé, a le double « avantage d'être un *préventif* et un *curatif*, « ce qui est le dernier mot de l'hygiène au « point de vue épizootique. Au bout de cinq « ou six jours les animaux traités peuvent être « disponibles et reprendre les travaux graduel- « lement. »

Après de telles constatations officielles, il serait superflu de dire que la vulgarisation de la *Liqueur suprême* aujourd'hui est universelle, quoique de découverte récente, et que son auteur est l'objet incessant de félicitations et de remerciements. (*)

Il nous permettra à notre tour, au nom du Progrès et de l'Agriculture, d'ajouter notre reconnaissance à son album humanitaire.

E. Gravier
vétérinaire à Vichy.

(*) M. Barthoulot dont la famille est honorablement connue de nos côtés, est originaire de Charmauvillers.

(*) Nous publions avec plaisir cette communication, sans toutefois nous porter, bien entendu, garant de l'efficacité du traitement recommandé par M. E. Gravier.

Poisson d'Avril

pourquoi se plaindre ? On ne revient pas sur un sacrifice.

Il venait d'ouvrir, avec une émotion recueillie, un tiroir mystérieux, où il enfermait les naïfs secrets de son jeune amour sans espoir. Ce tiroir contenait un élégant coffret d'ébène. C'était le petit cercueil où dormaient les souvenirs de l'amitié éteinte, à tout jamais, dans le cœur d'Alba ; du moins, il le pensait, il l'espérait.

Il regardait mille petites choses indifférentes pour tous, sans prix à ses yeux : de pauvres fleurs fanées et sans parfum, si fraîches quand elle les lui avait apportées, le sourire aux lèvres et la gaîté dans les yeux.

Au plus profond du petit cercueil d'ébène, sur le satin doublant le coffret, reposaient des feuillets recouverts de la chère écriture. C'étaient les lettres d'Alba, au temps où elle lui écrivait. Et puis, comme Yvan ne lui répondait pas, Mlle Hedjer avait cessé d'écrire !

Il lisait les tendres lignes et ses yeux se mouillaient.

(*La suite prochainement.*)

— Et ! Firmin !

A cet appel de M. Philippeau, maître clerc en l'étude de Me Chamfleury, notaire à Marsilly-en-Tapinois, Firmin quitta aussitôt son travail, et d'un bond, fut auprès de son chef hiérarchique.

— Qu'y a-t-il pour vot' service, M'sieu Philippeau ? demanda-t-il.

Il n'aurait trop su dire pourquoi, Firmin ; mais, vrai, ce jour-là, elle lui semblait très drôle, la figure du maître clerc, et l'étude elle-même paraissait ne pas être dans son état normal. On eût dit que de tous les pupitres sortaient des rires comprimés avec des mouchoirs. Mais notre petit n'attacha à tout ceci aucune importance, et, comme précédemment, reprit : « Que désirez-vous, M'sieu Philippeau ? »

— Mon ami, se décida enfin à dire celui-ci avec un grand sérieux, tu n'es pas riche. Eh bien, comme tu es un bon garçon, je vais t'enseigner le moyen d'avoir plus d'écus que Me Chamfleury.

Le petit ouvrit des yeux énormes et regarda le maître clerc avec une telle fixité qu'on l'eût dit hypnotisé.

Dans l'étude, les rire étouffés jusque-là commençaient à perdre patience, et quelques-uns éclataient pour de bon.

M. Philippeau continua :

— Tus as bien deux sous dans ta poche ? Oui ? Alors, va chez le premier épicier venu !... Cabiro, par exemple... Tiens, justement, il a

reçu hier un grand arrivage. Demande-lui deux sous de pierre philosophale, en poudre, retiens bien le nom... pierre phi-lo-so-phale! C'est quelque chose de merveilleux : on met une pincée de poudre sur un objet, crac! il se change en or!

— En or! s'écria Firmin, ébloui.

Et, en lui-même, il se disait : Changer tout en or! Aussitôt, dans une vision éblouissante, il se vit, lui, Firmin, le dernier gratte-papier de l'étude Chamfleury, brassant l'or à pleines mains, grâce à cette merveilleuse pierre; il se vit empilant écus sur écus, emplissant ses poches et la maison de sacs entiers, et quand, le soir, sa mère — une brave femme qui gagnait péniblement ses cinq sous à l'heure, à faire des ménages, — quand elle lui demanderait : Firmin, eh bien, as-tu bien travaillé aujourd'hui? » alors, lui, ouvrirait ses mains, viderait ses poches, crèverait ses sacs, et de partout jaillirait de l'or... de l'or! Quel rêve!

Dans l'étude, à présent, on se tordait, car il avait un air si ahuri... si ahuri, ce pauvre Firmin! Ah! certes, il était bien à plaindre, le petit gratte-papier, il ne voyait rien, n'entendait rien; une fièvre intense battait ses tempes, il aurait voulu être déjà chez l'épicier... Vite, il remercia :

— Oh! merci! merci! m'sieu Philippeau! Et la tête en feu, il descendit en courant l'escalier.

* * *

Quand Firmin demanda à l'épicier Cabiro ses deux sous de pierre philosophale en poudre, ce dernier ne comprit pas tout d'abord; mais, quand notre petit lui eut expliqué la vertu magique de cette pierre, Cabiro, en malin qu'il était, se dit : « Ben, en voilà un à qui l'on fait gober un poisson d'avril! » et, d'un ton naturel : « Mon petit, tu es mal renseigné. Tu trouveras cet article-là dans les pharmacies. Va chez le père Saintorens, j'en jurerais mes deux yeux, mais je crois fort qu'il en a encore! »

A la pharmacie Saintorens — *Au réglisse du p'tit nègre*, comme on lisait sur l'enseigne — il y eut une crise de rire. Vrai! jamais pharmacien et potard n'avaient ri d'aussi bon cœur!

Mais, comme notre saute-ruisseau commençait à s'inquiéter : « Mon brave Firmin, dit le pharmacien d'un ton aussi sérieux que l'épicier, qui a pu te renseigner aussi mal? Ce n'est pas dans une pharmacie que l'on tient ce précieux article, mais chez les coiffeurs. Cours vite chez l'ami Barbacio, et bon courage! »

Ce qu'il trouva chez Barbacio, ce furent M. Montescourt, le maire de Marsilly-en-Tapinois, et le garde-champêtre, le vieux Poschon.

Avec un type aussi farceur que Barbacio, je vous laisse à penser les gorges-chaudes que fit notre trio. Mo foi, le nez de l'honorable M. Montescourt en sut quelque chose, car la main de Barbacio tremblait tellement, secouée par un fou rire, que d'un cou de rasoir mal dirigé, un petit bout du nez s'en alla avec quelques poils de moustache.

Cela calma notre coiffeur, qui, très ennuyé de cette blessure par imprudence, répondit à Firmin : « Rien de ça ici! Savon en poudre, pour la barbe, tant que tu voudras, mais de pierre philosophale, tu n'en trouveras que chez Lalanne, le boulanger. Cours y et rapporte m'en à moi aussi, s'il en reste. »

Et vous le comprenez aisément, pas plus que chez l'épicier, le pharmacien et le coiffeur, notre ami Firmin ne put découvrir un grain de cette fameuse pierre, — même chez Lalanne, le boulanger.

De chez le boulanger, sans se décourager, il sauta chez Passiscos, le boucher, qui l'envoya chez Labeyrie, le marchand de parapluies; ce dernier le fit aller à son tour chez son ami Estibal, le pâtissier de la Grand'Rue; de là, il frappa chez Lacouture, le fabricant de souliers, qui par reconnaissance des bons clients, le fit aller chez Peyroux (Maison Universelle)... pas si universelle, cependant, car de pierre philosophale, point de trace. Cependant, M. Peyroux lui dit à l'oreille : « Chez l'ami Cabiro, cours vite, et ne le dis à personne. »

C'est à ce moment qu'il se trouva nez a nez avec M. Chamfleury.

* * *

A voir son petit clerc rouge comme une pivoine, notre notaire se dit : Le gamin a fait quelque chose », et comme Firmin, interrogé par lui racontait son aventure, l'offre du maître clerc et ses courses en ville, Me Chamfleury, lui aussi, eut une envie de rire. Cependant, il se contint, car il avait bon cœur; et puis, l'enfant avait l'air si malheureux!

Me Chamfleury prit Firmin à part.

« Vois-tu, mon petiot, si ce matin, en te levant, tu avais eu la précaution de regarder le calendrier, tu aurais vu qu'il marquait la date du 1er avril. Et, quand on est un peu naïf, comme toi, les autres en profitent pour vous faire des farces... Enfin, n'en parlons plus, et puisque mon maître clerc et une bonne partie de la ville ont ri de toi, nous allons rire d'eux à présent. Il faut que tu te souviennes de ton 1er avril... Combien as-tu en poche? Vingt-cinq sous? C'est peu, mais enfin, c'est déjà quelque chose! Ecoute, rentre à l'étude, et crie-leur que tu as trouvé cette fameuse pierre. On se moquera de toi. Qu'importe! montre tes vingt-cinq sous et affirme-leur qu'ils vont se changer en or. Puis, tout aussitôt, tu viendras me trouver dans mon cabinet, et tu verras si les autres riront si fort après! »

Et Firmin regagna l'étude, le cœur allégé par ce discours.

A son entrée, il fut accueilli par une foule de questions ironiques... « Eh bien! et ta pierre?... C'est merveilleux, n'est-ce pas?... Mirobolant!!!... épastrouillant!!!... »

Firmin ne se déconcerta pas. « Messieurs, dit-il, j'ai couru un peu partout pour la trouver, cette fameuse pierre, mais je crois avoir enfin réussi à la découvrir!

— Ah! ah! » fit toute l'étude en délire.

Firmin reprit : « Je vais l'essayer devant vous tous. J'ai en poche vingt-cinq sous : les voici, il faut donc qu'ils se changent en autant de pièces d'or! »

Non! vous n'avez jamais vu étude de notaire en pareil état! On riait comme on n'avait jamais ri, les pupitres battaient avec force; papiers timbres, actes de mariage, de succession, volaient partout, et le maître clerc, inquiet de ce tapage, criait : « Un peu de silence, messieurs! »

Cependant Firmin, après son boniment, était aussitôt sorti par la porte de gauche de l'étude et était monté au cabinet de Me Chamfleury. A la porte, il frappa timidement deux coups. Son cœur battait à rompre. Si M. Chamfleury s'était moqué, lui aussi, comme les autres! Mais l'honorable notaire n'avait pas eu cette idée, car dès que Firmin fut entré, il lui dit d'un air bonhomme :

« Eh bien, ils se sont moqués de toi, les malins? Oui?... Je m'en doutais! A présent, à notre tour... Tu as toujours tes vingt-cinq sous?... Parfait! confie-les moi. Une, deux... et trois!... »

Et, en prononçant ces mots, d'un ton cabalistique, Me Chamfleury rouvrit sa main... Elle était était pleine de beaux louis d'or!

Le petit Firmin eut un éblouissement.

« Oh! c'est trop!... monsieur, c'est trop! »

Puis, il pleura de grosses larmes de joie, et, tombant à genoux devant son généreux protecteur : « Merci monsieur, merci! »

Le brave notaire, tout troublé de cette reconnaissance d'enfant, continua :

« Va, mon garçon, va maintenant faire voir tes vingt-cinq sous à notre maître clerc, et tu viendras me dire la tête qu'il aura fait lorsqu'il les aura vus... Mais d'abord, que je te dise, il y a là cinq cents francs. C'est peu, mais quand on est honnête, travailleur, cinq cents francs, cela peut être le commencement d'une grosse fortune!... Allons, va, et souviens-toi de ton 1er avril et de la pierre philosophale! »

* * *

Firmin quitta le cabinet du notaire, les yeux pleins de larmes. Sa rentrée à l'étude fut le signal d'une nouvelle explosion d'hilarité.

« Eh bien, et ces pièces d'or? » lui cria-t-on de toutes parts.

« Les voici! » fit simplement Firmin et il étala devant les yeux de l'étude stépéfaite sa nouvelle fortune. « Seulement, ajouta-t-il d'un ton sérieux, je n'ignore pas que votre pierre était un poisson d'avril... Vous me l'avez fait gober, messieurs, je vous en remercie, car il m'a porté bonheur. »

Il a dû lui porter bonheur, en effet, ce poisson d'avril, au petit Firmin, car aujourd'hui, il est fiancé avec Mlle Chamfleury, et le bruit court déjà, dans toutes la petite ville de Marsilly-en-Tapinois, qu'il va prendre la succession de l'estimé et honorable notaire.

Jules Delsol.

Un peu de statistique

sur l'acétylène en France

Il n'est pas un agent d'éclairage qui n'est à se reprocher quelque accident. Mais chacun d'eux en a plus ou moins à son actif, et l'acétylène dont on exploite quelque part les soi-disant méfaits, est trop bien placé pour les opposer à ceux de l'électricité, du gaz de houille, de l'essence minérale et du pétrole. Que voulez-vous? On ne parle cependant que de l'acétylène, et ce nouveau gaz a le don de mettre en fureur certaine presse plus ou moins fantaisiste, aligneuse de mots et totalement dépourvue de bon sens. Quelques chiffres cependant suffiraient à la ramener à de meilleures intentions, si possible était la bonne foi. Nous laissserons de côté l'électricité qui décidément fait trop parler d'elle en ce moment et nous établirons une seule comparaison entre l'acétylène, le pétrole et le gaz de houille.

Ne prenons qu'une année, cela parce qu'une statistique définitivement établie et acceptée nous permet de raisonner sainement. En 1897, l'acétylène compte neuf accidents dont 3 survenus chez des constructeurs et 6 chez des particuliers. Il y eut 3 morts et 8 blessés. Dans la même année le gaz de houille nous fournit 72 accidents avec 13 tués et 101 blessés, et le pétrole 42 avec 28 morts et 47 blessés. Le pétrole apporte encore à ce contingent l'incendie de cinq dépôts.

La disproportion est grande et saute aux yeux. Il existe au moins quarante mille appareils à gaz acétylène qui fonctionnent un peu partout, chez